

Première partie

I

«Eh bien, prince, Gênes et Lucques ne sont plus que des apanages, des propriétés de la famille Bonaparte. Alors je vous préviens que si vous ne me dites pas que nous avons la guerre et si vous vous permettez de défendre toutes les horreurs, toutes les atrocités de cet Antéchrist (vraiment, je suis convaincue qu'il est l'Antéchrist), je ne vous connais plus et vous n'êtes plus mon ami, vous n'êtes plus mon fidèle esclave, comme vous dites. Bien, bonjour, bonjour! Je vois que je vous fais peur. Asseyez-vous et racontez-moi.»

C'est ainsi que parlait en juillet 1805 la célèbre Anna Pavlovna Scherer, demoiselle d'honneur et proche de l'impératrice Maria Fiodorovna en accueillant le prince Vassili, personnage important et homme d'État, qui était le premier arrivé à sa soirée. Anna Pavlovna avait toussé plusieurs jours, elle avait la *grippe* comme elle disait (la *grippe* était alors un mot nouveau que fort peu de gens employaient), et c'est la raison pour laquelle elle n'avait pas pris son service et était restée à son domicile. Dans les billets qu'elle avait fait distribuer le matin par un domestique en livrée rouge, était écrit, indifféremment pour tous :

«Si vous n'avez en vue rien de mieux à faire, comte (ou prince), et si la perspective d'une soirée chez une pauvre malade ne vous effraye pas trop, je serai ravie de vous voir chez moi aujourd'hui, entre sept et dix.

Anna Scherer»

«Dieu, quelle virulente sortie!» répondit le prince sans se troubler le moins du monde d'un tel accueil et en souriant du bout des lèvres. Il avait revêtu son uniforme de cour brodé, constellé de médailles, avec des bas de soie et des escarpins, et son visage matois arborait une lumineuse expression.

Il parlait dans ce français raffiné qu'employaient nos ancêtres non seulement pour s'exprimer mais pour penser, avec ces douces intonations bienveillantes qui caractérisent un homme important, mûri au sein du monde et de la cour. Il s'approcha d'Anna Pavlovna, lui fit un baisemain en lui exhibant son crâne parfumé d'une blancheur lustrée, même sous ses cheveux blancs, et il s'installa confortablement dans un canapé.

«Avant tout, dites-moi, comment allez-vous, chère amie ? Rassurez-moi, dit-il d'une voix égale et sur un ton où, autant par convenance que par sympathie, transparaisaient l'indifférence et même la moquerie.

– Comment voudriez-vous que je sois en bonne santé alors que je souffre moralement ? Peut-on rester tranquille à notre époque quand on éprouve des sentiments ? répondit Anna Pavlovna. Vous restez chez moi toute la soirée, j'espère ?

– Et le raout de l'ambassadeur d'Angleterre ? Nous sommes mercredi. Je dois y être présent, dit le prince. Ma fille va passer me chercher pour m'y emmener.

– Je croyais que la soirée d'aujourd'hui avait été annulée. J'avoue que toutes ces fêtes et ces feux d'artifice deviennent insupportables.

– Si l'on avait su que tels étaient vos désirs, la soirée eût été annulée, dit le prince par habitude, comme une horloge remontée, en affirmant des choses auxquelles il ne voulait pas que l'on crût.

– Ne me tourmentez pas. Eh bien, qu'a-t-on décidé par rapport à la dépêche de Novossiltsev ? Vous savez tout.

– Comment vous dire ? répondit le prince d'une voix glaciale et lasse. Qu'a-t-on décidé ? On a décidé que Buonaparte

a brûlé ses vaisseaux et je crois que nous sommes en train de brûler les nôtres.»

Que ses propos soient intelligents ou stupides, inspirés ou indifférents, le prince Vassili les prononçait de ce ton qui faisait croire qu'il les répétait pour la énième fois, tel un acteur un rôle dans une vieille pièce, comme si ces paroles ne provenaient pas de son entendement, comme si ce n'était ni son esprit, ni son cœur qui les prononçait, mais sa mémoire, avec ses lèvres seules.

Au contraire, malgré ses quarante ans, Anna Pavlovna Scherer était pleine de vie et de frénésie que sa longue expérience lui avait à peine appris à contenir dans les limites de la circonspection, de la convenance et de la retenue propres à la cour. À tout instant, elle semblait sur le point de prononcer une parole de trop, mais, bien qu'elle fût à un doigt de le faire, cette parole de trop n'était jamais proférée. Ce n'était pas une belle femme, mais, apparemment, l'enthousiasme de son regard et l'animation de ses lèvres, dont elle était consciente et qui exprimaient sa passion pour les préoccupations idéalistes, lui conféraient ce qu'on appelait de l'intérêt. Les paroles et l'expression du prince Vassili montraient que, dans le milieu qu'ils fréquentaient l'un et l'autre, Anna Pavlovna avait depuis longtemps la réputation d'être une femme enthousiaste, une patriote brave et charmante qui avait tendance à s'occuper de ce qui ne la regardait pas, souvent portée aux extrêmes, mais d'une sincérité charmante et avec un cœur fougueux. Être une enthousiaste constituait sa position sociale, et parfois, même quand elle n'en avait pas envie, elle le devenait, afin de ne pas décevoir les attentes de ceux qui la connaissaient. Le sourire pincé qui jouait en permanence sur son visage, bien qu'il ne convînt plus à ses traits fanés, exprimait, comme chez les enfants gâtés, la conscience permanente de son charmant défaut dont elle ne voulait, ne pouvait et ne trouvait pas nécessaire de se corriger.

Le contenu de la dépêche de Novossiltsev, qui s'était rendu à Paris afin de mener des négociations de paix, était le suivant.

Arrivé à Berlin, Novossiltsev avait appris la publication par Bonaparte d'un décret relatif à l'annexion de la république de Gênes à l'Empire français au moment même où il manifestait le désir de faire la paix avec l'Angleterre par l'intermédiaire de la Russie. Novossiltsev, qui s'était arrêté à Berlin et supposait qu'un pareil coup de force de Bonaparte pouvait modifier les intentions du tsar, demandait à Sa Majesté l'autorisation soit de se rendre à Paris, soit de rentrer. La réponse à Novossiltsev était déjà rédigée et devait être envoyée le lendemain. La prise de Gênes était le prétexte tout trouvé pour déclarer une guerre à laquelle l'opinion de la cour était encore plus disposée que l'armée. Dans cette réponse, il était précisé : « Nous ne voulons plus traiter avec un homme qui, tout en protestant de son désir pour la paix, continue ses envahissements. »

Telle était la nouvelle la plus fraîche du jour. Le prince semblait tenir tous ces détails de source sûre, et les avait transmis d'un ton plaisant à la demoiselle d'honneur.

« Eh bien, à quoi nous ont conduits ces négociations ? demanda Anna Pavlovna en français, langue dans laquelle avait lieu toute cette conversation. À quoi bon toutes ces négociations ? Ce ne sont pas des négociations qu'il faut à ce scélérat, mais la mort pour la mort d'un martyr, dit-elle en dilatant ses narines, puis elle se retourna dans le canapé et sourit.

– Comme vous êtes sanguinaire, ma chère ! En politique, tout ne se fait pas comme dans un salon. Il existe des précautions, dit le prince Vassili. (Son sourire triste manquait de naturel et semblait à la fois contrefait et habituel, mais il le réitérait depuis trente ans déjà et son visage âgé s'y était accoutumé.) Avez-vous reçu des lettres de votre famille ? ajouta-t-il, car il jugeait, apparemment, la demoiselle d'honneur indigne d'une discussion politique sérieuse et essayait de faire aller la conversation sur un autre sujet.

– Mais à quoi nous ont conduits tous ces ménagements ? poursuivit Anna Pavlovna, afin de ne pas lui céder.

– Ne serait-ce qu'à connaître l'opinion de l'Autriche que

vous aimez tant», répliqua le prince Vassili qui désirait à l'évidence taquiner Anna Pavlovna et ne pas faire sortir la conversation du ton de la plaisanterie.

Mais Anna Pavlovna s'emporta.

«Ah, ne me parlez pas de l'Autriche ! Je n'y comprends peut-être rien, mais l'Autriche n'a jamais voulu et ne veut pas la guerre. Elle nous trahit. Seule la Russie doit sauver l'Europe. Notre bienfaiteur connaît sa haute vocation et il lui restera fidèle. C'est la seule chose en laquelle je crois. Notre bon et merveilleux empereur est appelé à jouer dans le monde un rôle des plus considérables ; il est si vertueux et si bon que Dieu ne l'abandonnera pas et il suivra sa vocation d'écraser l'hydre de la révolution qui est maintenant encore plus affreuse en la personne de cet assassin scélérat. Nous seuls pouvons racheter le sang de ce juste. En qui pouvons-nous espérer, je vous le demande ? L'Angleterre, avec son esprit mercantile, ne comprendra pas et ne peut comprendre toute la hauteur d'âme de l'empereur Alexandre. Elle a refusé de libérer Malte. Elle veut voir, elle cherche une arrière-pensée à nos actions. Qu'ont-ils dit à Novossiltsev ? Rien. Ils n'ont pas compris et ils ne peuvent comprendre l'abnégation de notre empereur, qui ne veut rien pour lui-même et veut tout pour le bien du monde. Et qu'ont-ils promis ? Rien. Et ce qu'ils ont promis, ils ne le tiendront pas. La Prusse a déjà déclaré que Buonaparte était invincible et que toute l'Europe ne pouvait rien contre lui... Je ne crois pas un mot de ce que disent Hardenberg ou Haugwitz. Cette fameuse neutralité prussienne, ce n'est qu'un piège. Je ne crois qu'en Dieu et au destin supérieur de notre cher empereur. Il sauvera l'Europe !... »

Elle s'arrêta soudain avec un sourire moqueur pour son emportement.

«Je pense, dit le prince en souriant, que si l'on vous envoyait à la place de notre cher Wintzingerode, vous obtiendriez, à force d'assaut, l'accord du roi de Prusse. Vous êtes si éloquente. Me donnerez-vous du thé ?

– Tout de suite. À propos, ajouta-t-elle en retrouvant son calme, j’aurai chez moi aujourd’hui un homme fort intéressant, le vicomte de Mortemart. Il est allié aux Montmorency par les Rohan, l’une des meilleures familles de France. C’est l’un de nos bons émigrés, un véritable, lui. Il s’est parfaitement bien conduit et il a tout perdu. Il était aux côtés de monseigneur le duc d’Enghien, auprès de ce malheureux et saint martyr durant son séjour à Etenheim. On dit qu’il est très bien, ce jeune homme. Votre charmant fils Hippolyte m’a promis de me l’amener ce soir. Toutes nos dames en raffolent, ajouta-t-elle avec un rictus méprisant, comme si elle plaignait ces pauvres femmes qui ne savaient rien inventer de mieux que de tomber amoureuses du vicomte de Mortemart.

– En dehors de vous, cela va de soi, dit le prince en gardant son ton narquois. Je l’ai vu, ce vicomte, en société, précisa-t-il, guère préoccupé, apparemment, par l’espoir de voir Mortemart. Dites-moi, ajouta-t-il d’un ton particulièrement désinvolte, comme s’il se souvenait soudain de quelque chose, alors que cette demande constituait le but essentiel de sa visite, est-il vrai que l’impératrice mère désire faire nommer le baron Funck premier secrétaire à Vienne ? C’est un pauvre sire, ce baron, à ce qu’il paraît. »

Le prince Vassili désirait obtenir pour son fils ce poste, que, par l’intermédiaire de l’impératrice Maria Fiodorovna, on essayait d’attribuer au baron.

Anna Pavlovna ferma à demi les yeux afin de montrer que ni elle-même ni personne ne saurait juger de ce qui convenait ou plaisait à l’impératrice.

« M. le baron de Funck a été recommandé à l’impératrice mère par la sœur de celle-ci », se contenta-t-elle de remarquer d’un ton attristé et sec tout à fait spécial. Tandis qu’Anna Pavlovna prononçait le nom de l’impératrice, son visage offrit soudain une expression profonde et sincère de fidélité et de respect, mêlés à de la tristesse, ce qui était le cas toutes les fois qu’elle mentionnait sa haute protectrice dans la conversation. Elle dit que Sa Majesté avait accepté

de manifester beaucoup d'estime au baron, et la tristesse voila de nouveau son regard.

Le prince se tut en se composant un air indifférent. Avec l'habileté et la rapidité de son tact de femme de cour, Anna Pavlovna voulut taquiner le prince qui avait eu l'outrecuidance d'évoquer un personnage recommandé par l'impératrice, et en même temps le consoler.

« Mais à propos de votre famille, dit-elle, savez-vous que votre fille fait les délices de tout le monde ? On la trouve belle comme le jour. L'impératrice me demande souvent à son propos : “Que fait la belle Hélène ?” »

Le prince s'inclina en signe de respect et de gratitude.

« Je pense souvent, poursuivit Anna Pavlovna, après un moment de silence – elle se rapprocha du prince et lui sourit tendrement, comme pour lui indiquer de la sorte que les discussions politiques et mondaines étaient terminées et qu'elle abordait une conversation plus intime –, il m'arrive souvent de penser à quel point le bonheur dans la vie est parfois injustement réparti. Pourquoi le destin vous a-t-il gratifié de deux enfants exquis (je ne parle pas d'Anatole, je n'aime pas votre cadet, déclara-t-elle sans appel en soulevant les sourcils), d'enfants aussi charmants ? Vraiment, c'est vous qui les appréciez le moins, et voilà pourquoi vous ne les méritez pas. »

Et elle arbora son sourire enthousiaste.

« Que voulez-vous ? Lavater aurait dit que je n'ai pas la bosse de la paternité, dit le prince d'une voix indolente.

– Cessez de plaisanter. Je voulais vous parler sérieusement. Vous savez, je suis mécontente de votre fils cadet. Je ne le connais pas du tout, mais il me semble qu'il s'est donné pour but de se faire une réputation scandaleuse. Entre nous soit dit (son visage prit une expression de tristesse), on en a parlé chez Sa Majesté, et l'on vous plaint... »

Le prince ne répondit pas, tandis qu'elle, silencieuse, fixant sur lui un regard sévère, attendait une réponse. Le prince Vassili fit une grimace.

« Que voulez-vous que je fasse ? finit-il par dire. Vous savez

que j'ai fait pour leur éducation tout ce qu'il est possible à un père, et deux d'entre eux se sont révélés des imbéciles. Hippolyte, du moins, est un imbécile paisible, alors qu'Anatole est un imbécile forcené. C'est la seule différence, précisa-t-il en souriant avec encore plus d'artifice et d'animation que d'ordinaire, alors qu'apparaissait, avec une netteté toute particulière dans les rides qui s'étaient formées à la commissure de ses lèvres, une moue si grossière et désagréable qu'Anna Pavlovna songea qu'il ne devait sans doute pas être très plaisant d'être le fils ou la fille d'un tel père.

– Mais pourquoi donc les enfants naissent-ils chez des êtres tels que vous ? Si vous n'étiez pas un père, je n'aurais pas lieu de vous faire le moindre reproche, dit Anna Pavlovna en levant les yeux d'un air songeur.

– Je suis votre fidèle serviteur, et je puis l'avouer à vous seule : mes enfants sont les entraves de mon existence. C'est ma croix. Je me l'explique ainsi. Que voulez-vous... (Il se tut, exprimant d'un geste sa soumission à un sort cruel.) Ah, si l'on pouvait arbitrairement en avoir ou non... Je suis sûr que cette découverte sera faite de notre vivant.»

Une telle idée déplut à Anna Pavlovna.

«Vous n'avez jamais songé à marier Anatole, votre fils débauché. On prétend que les vieilles filles ont la manie des mariages. Je ne me sens pas encore cette faiblesse, mais j'ai en vue une petite personne qui est très malheureuse avec son père, notre parente, la princesse Bolkonskaïa.»

Le prince Vassili ne répondit pas, bien qu'avec la rapidité d'esprit et de mémoire propre aux gens du monde il montrât d'un hochement de tête qu'il prenait en considération cette confidence.

«Ah, sachez que cet Anatole me coûte quarante mille roubles par an, reprit-il, visiblement incapable d'endiguer le cours attristé de ses pensées. (Il se tut un instant.) Que se passera-t-il dans cinq ans si les choses continuent de la sorte ? Voilà l'avantage d'être père. Elle est riche, votre princesse ?

– Le père est très riche et avare. Il vit à la campagne. Vous le connaissez, c'est ce fameux prince Bolkonski qui a pris sa retraite sous le défunt empereur et qu'on surnomme le roi de Prusse. C'est un homme très intelligent, mais avec des bizarreries, et il a un caractère ombrageux. La pauvre petite est malheureuse comme les pierres. Son frère vient de se marier à la fille de l'aide de camp de Koutouzov, Liza Meinen; il réside à Pétersbourg et sera chez moi ce soir. Elle est sa fille unique.

– Écoutez, chère Annette, dit le prince en tirant soudain la main de son interlocutrice vers le bas, pour on ne sait quelle raison, arrangez-moi cette affaire, et je suis à jamais votre très fidèle serviteur. Elle est d'une bonne famille et elle est riche. C'est tout ce qu'il me faut.»

Et avec ces gestes gracieux, libres et familiers qui le distinguaient, il prit la main de la demoiselle d'honneur, lui fit un baisemain, et, après y avoir déposé son baiser, il la secoua, puis il s'affala dans son fauteuil et regarda autour de lui.

«Attendez, dit Anna Pavlovna après réflexion. Dès aujourd'hui, je parlerai à Liza, la femme du jeune Bolkonski. Et peut-être les choses s'arrangeront-elles. Ce sera dans votre famille que je ferai l'apprentissage de mon métier de vieille fille.»

II

Le salon d'Anna Pavlovna commençait à se remplir quelque peu. La haute noblesse de Pétersbourg était venue, des gens très disparates par leur âge et leur caractère, mais semblables par la société dans laquelle ils vivaient tous : le comte Z. était là, un diplomate couvert de médailles et de décorations de toutes les cours étrangères, ainsi que la princesse L., beauté fanée, épouse d'un ambassadeur;

un général cacochyme, faisant cliqueter son sabre, venait d'entrer en geignant, ainsi que la fille du prince Vassili, la belle Hélène, qui était passée chercher son père afin de se rendre en sa compagnie au raout du ministre d'Angleterre. Elle était vêtue de sa robe de bal ornée du chiffre de Sa Majesté l'impératrice. Était arrivée également la jeune et petite princesse Bolkonskaïa, qui avait la réputation d'être la femme la plus séduisante de Pétersbourg : elle s'était mariée l'hiver dernier et ne sortait plus dans le grand monde désormais à cause de sa grossesse, mais elle se rendait encore aux petites soirées.

«Vous n'avez pas encore vu, ou vous ne connaissez pas ma tante ?» demandait Anna Pavlovna aux invités qui se présentaient, et elle les conduisait fort sérieusement auprès d'une petite vieille, ornée de grands rubans, qui avait surgi d'une autre pièce aussitôt que les invités avaient commencé à affluer ; Anna Pavlovna les appelait par leur prénom, faisant aller lentement son regard de l'invité jusqu'à sa tante, puis elle s'éloignait. Tous les invités exécutaient le rite de salutation à une tante que personne ne connaissait et qui n'intéressait personne. Avec un intérêt triste et solennel, Anna Pavlovna suivait leurs salutations dans une approbation silencieuse. La tante parlait à chacun en employant les mêmes expressions concernant leur santé, sa propre santé et la santé de Sa Majesté l'impératrice qui, pour le moment, grâce au ciel, était au mieux. Tous ceux qui s'approchaient et qui, par décence, ne manifestaient pas de hâte, s'éloignaient de la vieille femme, soulagés d'avoir accompli un devoir pénible, et ne s'approchaient plus d'elle de toute la soirée. Une dizaine d'hommes et de femmes avaient pris place, qui près de la table à thé, qui dans un coin derrière un paravent, qui près d'une fenêtre ; tous discutaient et passaient librement d'un groupe à l'autre.

La jeune princesse Bolkonskaïa était venue avec son ouvrage dans un sac en velours broché d'or. Sa lèvre supérieure était gracieuse, à peine ombrée d'un léger duvet, courte sur les dents, mais elle s'entrouvrait avec d'autant

plus de charme et se tendait parfois avec plus de charme encore pour s'abaisser sur la lèvre inférieure. Comme toujours chez les femmes séduisantes, son défaut – sa lèvre courte et sa bouche entrouverte – semblait le signe de sa beauté spécifique, si particulière. Tout le monde éprouvait de la joie à regarder cette future mère, jolie, pleine de santé et de vie, qui supportait son état avec une telle aisance. Les vieillards et les jeunes gens maussades qui s'ennuyaient paraissaient, lorsqu'ils la regardaient, devenir semblables à elle après avoir passé quelque temps et discuté en sa compagnie. Celui qui lui parlait et voyait à chacune de ses paroles son petit sourire lumineux et ses dents d'une blancheur éclatante, sans cesse découvertes, songeait qu'il était à ce moment-là particulièrement aimable. Et chacun se l'imaginait. La petite princesse se retourna et fit le tour de la table à petits pas en portant son sac à ouvrage, puis elle arrangea gaiement sa robe et s'assit dans le canapé près du samovar en argent comme si, quoi qu'elle fit, tout n'était pour elle et pour tous ceux qui l'entouraient qu'une partie de plaisir.

«J'ai apporté mon ouvrage, dit-elle en dégrafant son réticule et en regardant toute la compagnie. Prenez garde, Anna, ne me jouez pas un mauvais tour! dit-elle en s'adressant à la maîtresse de maison. Vous m'avez écrit que c'était une toute petite soirée. Voyez comme je suis attifée!»

Elle écarta les bras pour montrer son élégante robe grise couverte de dentelles et ceinte d'un large ruban, légèrement en dessous de la poitrine.

«Soyez tranquille, Lise, vous serez toujours la plus jolie, répondit Anna Pavlovna.

– Vous savez, mon mari m'abandonne : il va se faire tuer, poursuivit-elle sur le même ton en se tournant vers le général. Dites-moi, pourquoi cette vilaine guerre? demanda-t-elle au prince Vassili et, sans attendre la réponse, elle dirigea son regard vers la fille du prince, la belle Hélène. Savez-vous Hélène, vous devenez belle, trop belle!

Léon Tolstoï

LA GUERRE
ET LA PAIX

ROMAN

*Traduit du russe
par Bernard Kreise*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Voïna i Mir

ÉDITEUR ORIGINAL

Sacharov Publishers, Moscou

© original : Sacharov Publishers, 1999

ISBN original : 5-8159-0040-0

ISBN 978-2-7578-1971-5

(ISBN 978-2-02-047696-6, 1^{re} publication)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement du traducteur

La Guerre et la Paix fut l'objet de plusieurs versions à l'occasion de ses nombreuses rééditions voulues par Tolstoï, qui travailla initialement sept ans sur son roman. Le texte qui avait été traduit en français jusqu'à présent n'était que l'un des choix possibles, mais on ne saurait le considérer comme une version « définitive ». Le début du roman, tel que nous le connaissons, fut d'abord publié dans une revue, le *Russkij Vestnik* (« Le Messager russe »), en 1865 et 1866, sous le titre *L'Année 1805*, selon la tradition bien établie en Russie qui voulait que les œuvres littéraires soient préalablement publiées dans de grosses revues. Tolstoï arrêta cette publication pour que le roman paraisse dans ses *Œuvres* en 6 volumes en 1868-1869. Il s'agissait déjà d'une version révisée. Quatre ans plus tard, en 1873, dans la troisième édition de ses œuvres, l'auteur, qui aimait « corriger et refaire à l'infini » ce qu'il avait écrit, proposa un texte à nouveau révisé où tous les passages en français, notés en russe en bas de page dès la première édition, étaient cette fois intégrés en russe dans le corps du texte. En outre, l'auteur regroupa dans une section spéciale ses réflexions sous le titre « Articles sur la campagne de 1812 ».

Cette version répondait à deux types de critiques : d'une part, l'usage surabondant du français, qui constituait un obstacle à la bonne compréhension du texte par un large public ; d'autre part, la place jugée excessive accordée aux réflexions philosophiques et historiques, qui semblaient inopportunes dans une œuvre littéraire. Les éditions se succédèrent alors,

souvent avec des variantes. Si la quatrième édition du roman en 1880, par exemple, reprend la version de 1873, la cinquième, en 1886, est fondée sur celle des années 1868-1869. Mais la sixième édition, la même année, est à nouveau révisée.

La version dont nous proposons pour la première fois la traduction (version principalement fondée sur l'édition de 1873) est d'un tiers plus courte que celle qui a fait l'objet de plusieurs traductions; les réflexions «philosophiques» de l'auteur y sont réduites à l'essentiel et l'action est resserrée; il est certain, par conséquent, que le lecteur est bien plus tenu en haleine que dans les versions longues où l'on a parfois l'impression de se perdre. De plus, comme nous l'indiquons plus haut, tous les passages en français ont été traduits par l'auteur en russe. Dans une version en français, cette question est tout à fait singulière, car si pour un lecteur russe l'effet de contraste est frappant entre le russe et le français, la seule solution possible dans une traduction en français est typographique (avec l'emploi de l'italique) et il est tout aussi évident qu'en raison de l'abondance des passages en français dans certains épisodes l'effet est neutralisé, quasiment imperceptible. Dans la mesure où cette traduction est celle d'un texte entièrement en russe, nous n'avons pas jugé nécessaire de faire apparaître les passages en français, tels qu'il est possible de les retrouver dans d'autres versions et dans les brouillons qui ont été publiés par l'Académie des sciences de l'URSS dans le volume 94 de la collection *Literaturnoe Nasledstvo* («Héritage littéraire»). Remarquons d'ailleurs que le narrateur indique à plusieurs reprises que telle ou telle conversation a lieu en français, alors qu'elle est écrite en russe dans toutes les versions. Nous avons traduit d'après le russe les passages qui sont en français dans les versions «bilingues», sans perdre de vue le français de Tolstoï, mais en respectant toujours les variantes de l'auteur qui se traduit lui-même en russe. Notons, en passant, l'une des légères différences entre cette version complètement russe et celles où l'auteur emploie le français : quand les personnages

se tutoient en russe, ils se vouvoient en français, en raison d'un certain snobisme aristocratique. Dans cette version «russe», Tolstoï a laissé le tutoiement d'origine, même quand les personnages sont censés se parler en français. Si pour un lecteur russe le procédé dans une conversation est immédiatement signifiant, dans une traduction en français ce mélange deviendrait inintelligible.

Toute la société aristocratique russe parlait en français non seulement «pour s'exprimer mais pour penser», remarque Tolstoï. Bien après 1812, dans les années 1830, par exemple, à l'époque où Pouchkine vivait à Saint-Pétersbourg, on ne parlait que français dans les salons, à l'exception d'un seul. Il était courant, lorsqu'on s'adressait à quelqu'un, de franciser son nom : Maria devenait Marie ou Liza se transformait en Lise. Mais Tolstoï n'emploie pas le nom Basile, et le prince Vassili garde toujours son prénom russe. En fait, ce n'est que lorsque les personnages s'adressent la parole dans certaines circonstances, souvent mondaines, que le prénom est modifié. Il y a là un jeu qui dénote la mondanité (le prénom français), le discours «naturel» (le prénom russe) ou affectueux et familial (le diminutif). Ainsi «Natalia» (le prénom de la comtesse Rostova et de sa fille) devient-il «Natacha» (diminutif affectueux) ou parfois «Nathalie» (version française et mondaine). Il n'y a que dans le discours direct de certains personnages qu'on a la variante française des prénoms, pas quand le narrateur s'exprime : le prince Andréi s'adresse parfois à sa sœur en disant «Marie», laquelle s'adresse à lui en l'appelant «André». Pierre est toujours appelé ainsi, à la française, sauf deux ou trois fois où il est nommé Piotr. Toutes ces transformations sont conservées dans cette version.

Gageons que cette publication permettra de découvrir, voire de redécouvrir, un chef-d'œuvre dans une version plus légère, certainement plus limpide, qui lui fait en quelque sorte reprendre vie avec un intérêt renouvelé.

Bernard Kreise